

RÉVERIE

On lit dans l'*Abeille* du Petit-Séminaire de Québec la jolie pièce de poésie qui suit :

Hier, pensif et seul, en mon âme attendrie
Tout entier absorbé,
J'entretenais ma douce et morne rêverie,
Laisant errer mes pas aux lueurs de Phébé.

La nature partout jouissait d'un calme immense;
Point de vents ennemis;
De l'espace des cieux les astres en silence
Prodiguaient leur lumière aux vallons endormis.

Les champs, malgré la nuit, dévoilaient leur mystère,
S'étendaient à mes yeux
Jusques à l'horizon, unissant de la terre
La paisible blancheur avec l'azur des cieux.

Je n'entendais, parfois, que l'aboïement sonore
Des dogues éveillé,
Ou le léger frisson de quelque feuille encore
Frémissant sur ma tête aux arbres dépouillés.

Alors, livrant mon âme à la mélancolie,
Le cœur plein de soupis,
Je passais un par un les beaux jours de ma vie,
Les jeux de mon jeune âge, et leurs doux souvenirs.

Je n'avais que sept ans : j'avais dix camarades !
Des fleurs à nos chapeaux,
Nous faisons dans les champs d'errantes promena-les,
Pour prendre un papillon, un petit nid d'oiseaux.

Qu'ils sont heureux ces jours, fleurs de notre existence !
Au gré des vents amis
Comme un pétrel hardi que la vague balance,
Sur le fleuve du temps nous voguons endormis.

Alors, nous ne voyons aux sentiers de la vie
Que parfums et que fleurs,
Et tout paraît charmant à notre âme ravie :
Nous avançons ; la joie, hélas ! se change en pleurs !

Tels, on voit au printemps les arbres du bocage
Fleuris, mystérieux :
L'été fait, vient la bise, et leur riche feuillage
S'échappe fugitif, laissant un tronc noueux.

Où fuit, cher Amélie, où fuit notre jeune âge,
Avec ses doux instants ?...
Il me semble qu'hier je jouais sous l'ombrage,
Et depuis, ont coulé plus de quinze printemps !

En un songe confus s'envole la jeunesse !
Nous sortons du berceau :
Le temps vole et bientôt la sévère vieillesse
Viendra, d'un doigt glacé, nous ouvrir le tombeau.

Ste-Thérèse, janvier 1880. LUCIFER.

FOLLE?...

II

(Suite)

Il crut distinguer, le malheureux homme, que l'ombre arrachait l'enfant à son ennemi, tenace et vindicatif, dont les efforts l'avaient déjà amenée à un mètre du rivage. Et, comme tout tournait autour de lui, il ferma ses paupières troublées en s'appuyant au tronc d'un saule.

Un mot le ramena magiquement.
— Papa, ce n'est rien ! disait Marie en se jetant à son cou.

Il regarda, éperdu. Devant lui se tenait Léonide, les vêtements mouillés jusqu'aux genoux, parfaitement calme et même souriante.

Maladroïtement peut-être, mais d'un cœur plein, il voulut essayer de la remercier. Elle l'interrompit aussitôt :

— N'exagérez pas, monsieur, je vous en prie. Le petit service que vous élevez beaucoup trop haut, se borne à un bain de pieds nullement dangereux en cette saison. Je connais la Marne ; en cet endroit mademoiselle Marie ne courait pas un bien grand danger... Un peu plus loin... mais, enfin, la voici saine et sauve... et corrigée, j'imagine, de l'imprudence tentative qui a failli lui coûter assez cher.

Léonide avait prolongé son petit discours de façon à laisser au pauvre père abasourdi le temps de se remettre.

Comme il tardait encore, elle se pencha vers la fillette, l'embrassa en disant de sa plus douce voix :

— Ne racontez pas cela à votre maman, chère petite, vous lui feriez mal inutilement.

Marie rendit le baiser, et répondit avec l'insouciance de cet âge :

— Je n'ai pas de maman, madame. Léonide prit aussitôt un air discret, nuancé de commisération, et, très simplement :

— Vous êtes mouillée, ma chère enfant. Si monsieur votre père le permet, je vais vous faire entrer chez moi pour y sécher vos vêtements.

Le père était redevenu maître de lui-même.

En termes excellents, où l'on sentait palpiter la reconnaissance, il déclina cette proposition pratique, ne se trouvant qu'à une très-faible distance de la propriété de Semongain, où il passait quelques jours.

Il insista ensuite pour savoir quel nom donner, dans son souvenir, à la courageuse jeune femme qui s'était interposée si à propos pour soustraire l'enfant aux suites de son imprudence.

Léonide rougit et répondit avec réserve que madame de Semongain, qu'elle avait l'honneur de compter parmi ses relations de bon voisinage, serait parfaitement à même de le renseigner, s'il persistait à attacher à cette petite aventure plus d'importance qu'elle n'en méritait.

Il n'était guère possible de prolonger cet entretien, quoique Marie parût avoir envie de questionner. On se sépara donc sur ces mots chuchotés répétés par le père, poliment acceptés par la jeune fille :

— Encore merci !... et au revoir, si vous daignez le permettre à ma fille et à moi.

Léonide rentra hâtivement dans le jardin, où l'aveugle toute pâle demeurait debout, anxieuse, attendant la solution d'une énigme qui l'effrayait.

Elle avait entendu sans voir, et vaguement compris, la pauvre Ursule, qu'une petite fille avait commis une imprudence, et Léonide un acte de courage.

— Rassure-toi, dit celle-ci en se rasseyant, distraite devant sa broderie. Une fillette s'en allait à la dérive, entraînée par un des grands cygnes de Semongain ; je n'ai eu qu'à entrer dans l'eau et faire lâcher prise à la bête.

— Dans l'eau !... mais alors tu dois être trem-pée ?

— C'est vrai, je n'y pensais pas. — Quelle femme courageuse et dévouée tu fais, ma chère Léonide ! s'écria l'aveugle en pleurant d'admiration.

La jeune fille accepta la louange sans sourcil-ler ; pouvait-elle avouer, du reste, que le besoin d'imprévu qui la dévorait l'avait, plus que le dévouement, lancée au secours de la petite imprudente.

— Une singulière enfant ! conclut-elle en allant retirer sa robe, dont le sillage laissait sur l'allée du jardin une longue trace humide. Une enfant qui paraît avoir la hardiesse et la mobilité des êtres inconscients !

Un peu plus tard quand, ayant revêtu des vêtements secs, elle reparut au jardin, sa physiologie reflétait une satisfaction positive. Était-ce la bonne œuvre accomplie qui mettait ce rayon dans ses yeux ?... Était-ce la romanesque de cet incident qui rompait l'effroyable monotonie de ses journées ?

Ursule ne voyait pas le rayon ; mais elle en sentait la satisfaction muette. Cette âme tendre, toujours repliée, avait l'intuition des joies d'autrui, dont elle se créait des joies.

Ce jour, si peu semblable à ceux qui l'avaient précédé, parut à Léonide avoir la rapidité d'un songe. Toutes les heures s'en volèrent sans peser un atome sur ses épaules allégées.

A chaque minute, un léger tressaillement l'agitait qu'il n'avait rien que d'agréable. Il lui semblait aussi entendre les petits pieds de la fillette courir sur le sable du jardin, de cette fillette aux grands yeux profonds, qui lui avait dit ne plus avoir de mère.

Pourtant, Marie ne vint pas à la maison des orphelines. Son père n'y parut pas davantage. Il semblait à Ursule que cette visite devait avoir lieu tout de suite, sous peine de manquer de gratitude envers sa sœur.

Moins exclusive, en apparence au moins, Léonide ne parut ni inquiète, ni blessée de l'absence des promeneurs. Il lui vint en esprit que l'enfant pouvait avoir éprouvé une émotion rétrospective, et que, certainement, si elle était souffrante, le père, qui paraissait lui témoigner une si ardente affection, ne la quitterait plus d'une seconde.

Ce pressentiment était une vérité. L'enfant impressionnable, qui n'avait pas versé une larme en se voyant entraînée par le cygne, était à peine de retour chez madame de Semongain qu'une sorte de crise nerveuse d'une violence extrême secoua son corps frêle, pendant une heure dont le père torturé compta lentement chaque minute.

Les domestiques de Semongain racontèrent le soir même à Jeannette—que Léonide envoyait silencieusement reporter quelques livres à la vieille dame—que rien ne serait pénible pour leur maîtresse comme d'avoir invité M. de Brix et sa fille à passer quelques jours à la villa, si l'état de cet enfant devait se prolonger. Elle avait le délire depuis sa baignade ; on avait appelé un médecin de Nogent et, près de son petit lit, le père et madame de Semongain se regardaient d'un air consterné, sans échanger un seul mot d'espérance. L'enfant était charmante, on la plaignait beaucoup d'avoir eu cette grande frayeur ; le père était bon, très-généreux pour les domestiques et ce serait vraiment dommage que ce pauvre monsieur, riche, déjà veuf, eût encore le chagrin de perdre une petite fille très-délicate et qu'il redoutait toujours de ne pouvoir élever.

Ces précieux renseignements, que Jeannette transmit à Léonide sans y entendre malice, eurent la propriété bienfaisante de procurer à celle-ci une nuit embellie des plus doux songes.

III

Il était neuf heures à peine ; la matinée, tout embaumée des parfums du bois de Vincennes apportés par une fraîche bise, annonçait un len-

demain radieux à cette journée du 4 avril, la première date mémorable d'une existence vide.

Le 4 avril, il était arrivé une de ces choses non prévues, non préparées, qui peuvent avoir des conséquences importantes quand on sait en tirer parti ; Léonide se promettait bien d'y employer toute son intelligence.

C'était un bien petit incident, en somme, un fait divers comme tous les journaux de Paris, et pas mal de journaux de province, composent le menu quotidien de leurs lecteurs.

L'habileté devait consister à donner à ce fêtu le relief d'un événement majeur, si toutefois madame de Semongain confirmait, à la première occasion propice, les dires de ses gens touchant la fortune du père de Marie.

La fortune !... les rêves malsains, dont se nourrissait depuis trois années le désœuvrement de Léonide, la lui faisaient considérer comme le seul but enviable, comme la plus légitime de toutes les ambitions.

La jeune fille arrosait ses fleurs machinalement, parce que c'était sa coutume, sans beaucoup se préoccuper de la quantité capricieuse de liquide qu'elle distribuait à ses favorites.

Certainement celle-ci en recevait plus que de raison, tandis que telle autre menaçait de périr de soif. La belle affaire !... les pensées de la jeune jardinière étaient bien loin. Elles étaient près de cette enfant malade tirée d'un péril par son initiative courageuse ; près de ce père, dont les yeux sans flamme s'étaient brusquement em-plis de gratitude et d'admiration.

Il lui tardait beaucoup d'apprendre si l'enfant malade allait mieux, et beaucoup aussi de constater si cette admiration subite prenait un rassurant caractère de durée.

Tout à coup, elle s'entendit appeler par son nom de "Léonide," d'une façon gracieuse qui la fit sursauter.

"Mademoiselle Léonide !... mademoiselle Léonide !... c'est moi... voulez-vous me permettre d'entrer ?"

Au bout du jardin, sur la route, Marie de Brix passait sa tête brune entre les osiers, tandis que son pied impatient franchissait déjà l'obstacle.

La jeune fille, très étonnée de cette apparition, après les récents attristés de la soirée précédente, courut au-devant de sa petite amie, l'embrassa cordialement en l'attirant tout à fait dans le jardin.

"Déjà levée !... et plus malade !... quelle surprise !" dit-elle en regardant Marie tout au fond de ses yeux mobiles.

Un reste de fièvre y semblait brûler.

"Oh ! c'est toujours comme cela, moi," dit l'enfant avec insouciance.

Puis, se retournant vers le chemin :

"Entre donc, papa," fit-elle d'un air engageant. Léonide vit alors M. de Brix, dont les saules lui dérobaient la présence, qui la salua respectueusement et ne tint compte de l'enfantine invitation.

"Je vous prie de pardonner à ma fille, mademoiselle, dit-il, si elle se permet de venir si matin vers vous. Nous n'avons pu la retenir... ni lui faire comprendre qu'il était plus convenable d'attendre une heure un peu plus avancée. Elle est un peu volontaire... souffrante... et j'ai pris le parti de la suivre, pour l'excuser."

— Elle est toute parlonnée, monsieur, répondit Léonide, d'autant mieux que je la croyais malade des suites de l'émotion d'hier, et que cette façon de me rassurer est bien la meilleure que je sache."

Et, se penchant, elle mit de nouveau sur le front de la fillette un baiser tout affectueux.

— Ma fille... oui, elle l'était hier... aujourd'hui, il n'y paraît plus... Demain peut-être... qui sait si le mal nerveux ne reparaitra pas ?

M. de Brix prononça ces paroles avec un embarras marqué et une tristesse non équivoque.

"Elle paraît, en effet, délicate," insinua mademoiselle Poncelet sans quitter la main de Marie.

Un grand soupir fut la seule réponse du père.

En ce moment, l'aveugle, guidée par le murmure des voix, s'approcha lentement des interlocuteurs. Avec son visage effacé, ses yeux clairs, ouverts et fixes, sa démarche hésitante et l'attitude calme de toute sa personne, Ursule, qui marchait en pleine lumière, formait avec Léonide le contraste le plus saisissant.

M. de Brix les enveloppa toutes deux d'un regard sympathique, qui se teinta de commisération en s'arrêtant sur la jeune aveugle.

— Ma sœur Ursule, dit Léonide ; M. et mademoiselle de Brix.

Ursule, de la main, chercha l'enfant qui contemplait avec surprise cette grande douleur, et s'étonnait de la voir sourire.

La caresse de l'aveugle, qui joua doucement dans ses boucles brunes, lui parut plus aimante que celle de Léonide.

"Voulez-vous être ma seconde amie ?" demanda-t-elle résolument."

Et comme Ursule acceptait d'un air empressé cette proposition sans ambages :

"C'est ce que ma première amie, c'est Léonide, n'est-ce pas, papa ?"

On rit beaucoup. La conversation n'en devint que plus facile entre ces trois personnes qui, ne s'étant jamais vues jusque-là, se trouveraient bientôt à l'aise comme des relations de vieille date.

La campagne, entre autres avantages, possède celui de soulager l'étiquette d'une multitude de petites conventions désagréables.

A Paris, M. de Brix se serait présenté vers cinq heures, accompagné de madame de Semongain, suivi de sa fille parée comme une chasse, et la visite, courte et guidée, n'aurait été qu'un

ennuyeux devoir de convenance rempli sans entraînement, reçu comme il était offert.

Au bord de la Marne, le père reconnaissant s'attachait aux pas de l'enfant volontaire qui, toute sautillante, venait dès le matin, dans son sarreau de toile grise, remercier sa nouvelle amie, sans s'inquiéter du cérémonial.

On causait avec abandon de chaque côté de la fragile oseraie qui servait d'unique barrière au jardin des orphelines.

M. de Brix, debout sur le chemin, racontait comment il avait été invité par sa parente éloignée, madame de Semongain, à venir passer quelques jours de printemps dans son petit domaine. Il avait accepté de grand cœur, l'air de Paris n'étant guère favorable à la santé de Marie et son château de Brix, près d'Orléans, n'offrant en ce moment qu'un séjour désagréable, grâce à la légion d'ouvriers désoctateurs dont il était la proie. Quant à conduire la fillette dans une de ses fermes de Bourgogne, c'était peu récréatif pour tous deux.

Léonide recueillait ces détails avec un intérêt extrême, supputant mentalement ce que pouvaient représenter de revenus une habitation parisienne, un château dans l'Orléanais et des fermes en Bourgogne.

"Moi, je suis bien mieux ici qu'à Brix, déclara Marie, et je ne veux plus m'en aller."

Léonide la remercia de cette parole par une caresse, et le père semblait tout heureux de voir la sympathie qu'inspirait son enfant.

C'était une étrange petite fille, remuante, inquiète, que l'on disait volontaire et qui montrait cependant dans le regard, l'accent, les calineries charmantes, une pénétrante douceur.

Elle s'entendit à merveille et très-vite avec l'aveugle, quoique celle-ci déployât infiniment moins de coquetterie que sa sœur pour la conquérir.

La cloche de Semongain, qui sonnait le déjeuner à toute volée, avertit les promeneurs que leur causerie amicale devait avoir un terme, au grand déplaisir de Marie.

"Nous reviendrons, dit-elle d'un air décidé, n'est-ce pas, père ?"

— Oh certes !... répondit M. de Brix avec conviction.

Léonide les regarda s'éloigner, après l'échange des plus cordiales civilités, en constatant que, si la primesautière affection de la fille n'avait fait que s'accroître depuis la veille, la discrète admiration du père n'avait certainement pas décliné.

Comme elle l'avait promis, Marie revint, à une heure plus sortable, cette fois, et madame de Semongain se fit officiellement l'introduitrice de son pucier chez les orphelines.

Mais la glace était rompue depuis le matin, et si la présence de la vieille dame fut un agrément de plus, elle n'apporta pas un élément indispensable aux relations courtoises qui se créaient si rapidement.

M. de Brix était un homme grave, un peu triste même, d'un extérieur peu séduisant, possesseur d'excellentes qualités qu'il n'avait point l'art de mettre en lumière. Il fallait deviner ce qu'il valait, sous l'enveloppe lourde dont la nature l'avait gratifié.

Léonide ne se préoccupait nullement de faire cette recherche, non plus qu'elle n'attachait d'importance à l'absolu manque d'attraits extérieurs de leur nouvelle relation. Le château, l'hôtel et les fermes lui fournirent à son sens, une auréole bien autrement enviable !

A partir de ce jour, les rapports relativement rares, qui existaient entre les jeunes filles et madame de Semongain, se développèrent activement. Elles quittèrent leur retraite pour de longues promenades aux environs, que Léonide choisissait et que l'aveugle partageait avec bonté, sans en apprécier le charme.

La vieille dame possédait de la fortune, des yeux excellents et un équipage solide, ce qui donnait aux excursions de la petite société une facilité, un intérêt et une étendue possibles seulement dans de telles conditions.

C'était la première fois que Léonide marchait, d'une façon détournée, au fruit tentateur du confort. Il lui sembla soudainement, en s'y trouvant transplantée par le hasard de ce voisinage, qu'elle fût née pour ce milieu et non pour aucun autre.

Elle y respirait à l'aise, comme on le fait sur les cimes, et s'y mouvait avec la grâce toute spéciale aux vocations satisfaites.

Ce n'était cependant qu'un ombre bien légère de la vie mondaine, ce petit coin fleuri de Semongain, avec son luxe modeste, ses serviteurs bien dressés, ses appartements aux meubles antiques, ses repas servis à l'ancienne mode, sa calèche armoriée et ses robustes mecklebourgeois.

Pour Léonide, c'était un contraste énorme avec l'austérité obligatoire de leur petite villa, que le professeur avait meublée à la diable et pourvue tout juste du nécessaire.

Elle entrevoyait, à travers ce luxe démodé, ce que pouvait être le luxe véritable, et cette double vue l'éblouissait, comme une lumière trop intense pour des yeux affaiblis par une longue privation de clarté.

Le printemps était exceptionnellement beau et permettait également de faire en bateau des promenades sur la rivière ; promenaies qui sont d'ordinaire l'apanage d'une saison plus avancée.

Le Tour de Marne, si chanté, si fêté, si pittoresque, qui a inspiré plus d'un poète et tant de gracieuses illustrations, fut repris, suivi avec le même plaisir par la colonie de Semongain que par tous les promeneurs qui l'avaient précédée. On peut même supposer que Léonide, plus que toutes ses devancières, y apportait une imagination pleine de riantes espérances.

Chaque jour resserrait les liens sympathiques